

rien ne la portait à réagir contre l'immense douleur qui la terrassait. En effet, droite et loyale comme elle l'était, l'idée que Jean-Marie avait su si bien la tromper et mentir avec elle avait porté un coup profond à l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Sa foi, sa confiance, tout était parti, disparu comme celui qui maintenant dormait sur les premiers escarpements de la montagne. Enfin l'enfant naquit. Ce fut une fille. Elle était tellement petite, tellement débile qu'on put supposer qu'elle ne vivrait pas, surtout étant donnée la triste situation où se trouvait la mère. En effet, une pauvre chaumière de berger, appartenant à un oncle de Lise, avait été choisie par la jeune femme pour son lieu de refuge. Très fière, elle avait déclaré qu'elle vivrait là désormais.

— Si tu as du cœur avait-elle dit à Jean-Marie, tu travailleras pour nous nourrir toutes les deux. Dans ce coin perdu de la montagne, notre dépense sera nulle ; je n'aurai pas à supporter la pitié menteuse des étrangers, et seule, entre le ciel et la terre, je souffrirai moins de ma misère et de mon abaissement. Il avait dû lui obéir et très courageusement pour lui montrer sa bonne volonté, car il l'adorait toujours, il avait repris son ancien métier de guide. Pendant qu'il rapportait des sommes assez rondelettes pour prix de ses excursions dans les hauts sommets, Simonne vint au monde. Tout ce qui avait été gagné pendant quelques mois passa à payer la sage-femme, qui dut s'installer auprès de Lise, et les remèdes que réclama la jeune femme.

Une chance heureuse lui arriva : elle était une excellente nourrice et l'enfant qui avait tant souffert avant de naître, pauvre petite victime des angoisses et des douleurs maternelles, parut se rétablir et grossir à vue d'œil. Elle devint même si belle que Lise respira : elle avait craint un moment de ne pouvoir faire supporter à l'enfant la température rigoureuse de la montagne, mais ses appréhensions étaient vaines, car Simonne était superbe, elle avait de beaux yeux brillants, et des joues rondelettes, luisantes et rouges comme des pommes d'api.

Jean-Marie vaillamment travailla. Après la saison il se mit conducteur d'une voiture entre un village éloigné et Luchon, et ce qu'il rapportait fidèlement toutes les semaines permettait à Lise de vivre sans trop de privations. Elle se reprenait à espérer. Elle aimait tant sa fille et de sa fille une grande indulgence naissait en elle, allant vers le père.

Lise était bonne, les rancunes éternelles n'étaient pas son fait ; lui serait-il possible d'en vouloir longuement, éternellement, au père de cette petite Simonne, qu'elle adorait si profondément, et qui déjà ressemblait à Jean-Marie ? Non, non, elle sentait bien que si Escaméla se corrigeait ou tout au moins tenait son serment, même dans sa pauvreté, elle pourrait encore être heureuse avec lui.

Hélas ! la pauvre Lise n'en était encore qu'au début de ses peines, car la plus grande douleur qui puisse atteindre une femme lui était réservée.

Une nuit, une tempête abominable se déchaina, Lise, qui s'était couchée tard, attendant la rentrée de Jean-Marie, dormait du profond sommeil des êtres jeunes et sains ; une fente se produisit dans la toiture usée de la cabane. Par cette fente, la neige tomba dans le berceau. Au matin, la pauvre petite Simonne était toute glacée. Lise essaya de la réchauffer. . . . La chaleur revint, mais avec une fièvre terrible, puis une petite toux déchira la poitrine du bébé, et une pneumonie se déclara. Avec un dévouement et une intelligence sans nom, Jean-Marie aida sa femme à soigner l'enfant. Tout abandonner pour cela, descendre dix fois par jour à Luchon, par les traverses les plus périlleuses, en dépit des abîmes que recouvrait la neige, aller chercher les mélecins, les remèdes, se prodiguer de nuit, de jour. . . . Jean-Marie accomplit des miracles. Il ne sauva pas Simonne. Et tandis qu'une dernière fois, il était parti pour supplier un docteur de remonter encore, la mignonne créature était allée rejoindre les anges, ses frères du paradis. Et Lise désespérée avait d'abord voulu mourir comme sa fille. Que faire désormais sur terre, alors que le dernier lien qui l'attachait à la vie, le suprême espoir de bonheur, la dernière force qui lui eût permis de remonter le courant, de le faire remonter à Jean-Marie, venait de disparaître à jamais ? . . . Ils pensaient tous les deux à ces choses. Lui, désespéré, se reprochait sa conduite passée, se traitait de misérable, tout en préparant le modeste souper, qu'il voulait forcer Lise à avaler ; elle, affalée au pied de ce berceau, suppliait Dieu de lui donner l'énergie nécessaire pour s'en aller au loin gagner sa vie, mais surtout oublier, dans l'activité forcée du travail qui serait un devoir, les douleurs terribles qui lui venaient de Jean-Marie.